

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Un poème de Philippe Jaccottet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1984, tome 80, p. 255-259

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Un poème de Philippe Jaccottet

Ces quelques lignes voudraient très simplement attirer l'attention sur un grand poète contemporain suisse, encore trop peu connu, et dont les « Echos » n'ont, hélas ! jamais parlé.

Comme d'habitude, Jaccottet — qui abhorre tout « discours » et toute grandiloquence — nous propose un texte à la fois bref et dense. Il s'agit là, chez lui, d'une exigence intérieure profonde, qui l'a rendu très sensible à la poésie japonaise du haïkaï. Relisons à ce propos ce qu'il confiait lors de la réception du Prix Montaigne, en 1972.

« J'étais renvoyé à mes incertitudes. Elles avaient, elles ont encore de quoi réduire un homme au silence. Néanmoins, il me venait encore des êtres, des choses, des paysages et des œuvres, des espèces de signes. Pas des explications, ni des formules. C'est ainsi que je découvris, en ce moment particulièrement obscur de la vie où l'on sent s'éloigner la jeunesse — la poésie japonaise, en particulier le genre traditionnel du haïkaï. (...) Mieux qu'aucune autre poésie, dans la plus grande simplicité et la plus raffinée pourtant, loin de poursuivre délire et rupture¹, elle réussissait, me semble-t-il, à illuminer d'infini des moments quelconques d'existences quelconques. C'était plus extraordinaire à mes yeux que l'excès, le vertige, l'ivresse. Comme si, à l'affirmation désespérée de Rimbaud " la vraie vie est ailleurs ", répondait non pas une affirmation contraire (ce qui ne m'eût pas davantage convaincu), mais comme une floraison de signes discrets, témoignant d'une

¹ Jaccottet refuse tout un courant de notre poésie contemporaine, issue de Rimbaud et des surréalistes.

vraie vie possible ici et maintenant. (...) Au fond c'étaient de simples lueurs, des éclaircies, comme si, dans l'obscurité impénétrable de notre condition, s'ouvraient des passages — je ne puis mieux dire — des espèces de fenêtres, de perspectives par où pénétraient de nouveau un peu de lumière, un peu d'air. Et ce peu de lumière, ce peu d'air avaient sur moi tant de pouvoir qu'il m'est arrivé de les dire presque divins, c'est-à-dire venus de plus loin, de plus haut. » Puis, évoquant les auteurs de ces poèmes japonais, Jaccottet les présente comme « à la fois détachés du monde et présents au monde (...), passants invisibles. Et parce qu'ils étaient invisibles, le monde pouvait transparaitre à travers eux : leur passage même semblait révéler une lumière inépuisable... »

L'importance et la qualité de cette confiance justifie la longueur de la citation.

Et maintenant, lisons le poème intitulé *Lune à l'aube d'été* :

*Dans l'air de plus en plus clair
scintille encore cette larme
ou faible flamme dans du verre
quand du sommeil des montagnes
monte une vapeur dorée*

*Demeure ainsi suspendue
sur la balance de l'aube
entre la braise promise
et cette perle perdue*

Fidèles aux indications du poète lui-même, nous pouvons envisager deux moments, dans ce poème. Il y a une description : c'est l'élément inducteur, que suit une sorte de « morale » (un peu comme chez La Fontaine) qui est l'élément induit.

Dans la première partie, le poète présente ce qu'il voit puis le moment : « quand du sommeil... ».

Le voici, en fin de nuit, les yeux levés, contemplant la nature où l'espace et l'air ne font qu'un. L'air prend en quelque sorte des dimensions et l'espace s'allège et s'aère. La poésie de Jaccottet invite le lecteur au recueillement, à

une participation profonde, qui exige le don généreux de son temps. Le premier vers déjà ne doit pas être lu seulement, il doit être vécu : il nous initie alors à un insensible et progressif mouvement vers la clarté. A l'intérieur de cet espace sombre, peu à peu, quelque chose d'autre apparaît ; une lumière discrète, impondérable naît invinciblement de la nuit. Une lumière ? Non, disons avec plus de précision, une lueur. Le jeu en écho des sonorités (air - clair) soutient et traduit la progression lumineuse. Cette contagion de la clarté diffuse dans l'espace attire l'attention sur une autre lumière, plus précise : elle a, en effet, une forme, celle d'une larme ; elle est d'une autre nature : elle tremble, miroite, elle « scintille » — palpitation de nuit et de lumière. Le démonstratif désigne « cette larme » au lecteur invité à faire sienne la contemplation humble et fervente du poète.

Puis l'œil et l'imagination poursuivent leur rêverie : voici que s'étire la larme, elle semble évoquer une certaine chaleur. Mais, qu'est-ce qu'une larme ? N'est-ce pas une enveloppe liquide, miroitante, transparente comme du verre ? N'est-ce pas une lumière fragile, comparable à une « faible flamme » ? Là encore, les sonorités miment et amplifient à merveille ce qui est dit. La rêverie implique toujours l'écoulement du temps : c'est peu à peu que l'air se métamorphose en du verre qui semble protéger, effacer et diffuser tout à la fois une flamme qui s'estompe et se répand.

Puis, le regard descend un peu et perçoit la naissance délicate et silencieuse de formes encore sombres (« sommeil » implique « nuit »), mais qui obéissent déjà au mouvement général : d'une masse lourde et endormie se dégage — comme un rêve devenu visible — une légèreté diffuse, diaphane, légèrement blonde et tempérée. La nature prend discrètement forme, se réchauffe et s'exhale tout à la fois. Si la lumière de la lune se fuse et se diffuse dans la naissante clarté, la pesanteur de la terre s'allège, s'aère, rejoignant le ciel et sa transparence. A la flamme ponctuelle, localisée, limitée se substitue, en haut et en bas, une clarté presque palpable et chaleureuse — la vapeur n'est-elle pas une lumière presque tangible ? — délicatement teintée, qui se dilate et se répand partout.

La deuxième partie du poème pose, avec le premier mot, un délicat problème d'interprétation. Comment comprendre, en effet, ce « demeure » ? Grammaticalement, ce peut être un substantif, un verbe à la troisième personne de l'indicatif ou à l'impératif, voire à l'optatif. La poésie se situe au carrefour de signes polyvalents : pourquoi, alors, les réduire à l'unité, à l'univocité ?

Maintenons donc ces diverses orientations possibles et latentes, tout en privilégiant un sens, que viennent étayer et approfondir les autres.

L'œil a suivi l'ascension vaporeuse et se trouve à nouveau dans les hauteurs où règnent une mouvante immobilité, une permanence fragile et incertaine. Les sonorités où dominent les sifflantes, marquent bien l'instabilité de l'équilibre contemplé. Et c'est là — pas ailleurs — que le poète vit, ou aspire (vainement) à vivre, à faire sa « demeure » : en haut, dans la lumière naissant au sein des ténèbres, à cette heure fragile, précaire et pourtant éternelle. A l'aube, s'opère un double mouvement, celui de la balance dont l'un des plateaux s'élève tandis que l'autre s'abaisse. Et le poète se tient au fléau, juste au moment éphémère d'équilibre, car alors il éprouve le sentiment fulgurant de saisir l'insaisissable, de percevoir l'invisible, d'entrevoir « une lumière inépuisable ». Mais, une lecture attentive nous révèle quelque chose d'essentiel. Nous découvrons, en effet, que le poète demeure entre deux absences, entre deux « rien » : la « braise » du soleil n'est pas encore là, elle est promise ; et la larme, faible flamme qui s'est concentrée en « cette perle », n'est déjà plus, elle est « perdue ». Seule demeure une sorte de fragrance musicale à l'effet incantatoire : « brai-se pro-mise » et « per-le per-due ».

Devant l'évocation d'un tel lieu sans lieu, d'un tel instant sans temps, comment ne pas rappeler une « Phrase pour éventail » de Claudel — si proche, à certains égards, de Jaccottet — : « Seule la rose est assez fragile pour exprimer l'éternité »² ?

Pour terminer, remarquons encore combien cette contemplation est calme³, sereine, « objective » : le poète est tout entier dans son poème, et pourtant... « passant invisible », il permet à la réalité profonde du monde — qui peut-être est un au-delà : car « ce monde n'est que la crête d'un invisible incendie » — de transparaître invisiblement, silencieusement. Dans l'univers réel, comme dans l'univers poétique, seul le « rien » permet au mystère, à la vraie vie de

² Il faudrait relire à ce propos *La Cantate à trois voix*.

³ Les verbes — qui traduisent l'action — sont limités au maximum : nous avons scintiller (alternance noir-blanc) et monter (passage de lourd à léger, d'en bas à en haut) ; puis, nous avons trois participes passés : pas ou très peu d'action, donc. En revanche, les substantifs abondent, ils marquent que nous sommes en présence d'une contemplation « substantielle », d'une contemplation de l'être.

nous faire signe. C'est au cœur du « rien » que surgit, rayonne et se propose le « tout ». Et si le « tout » auquel tend et aspire le poète se donne à percevoir avec pareille retenue et semblable discrétion, Jaccottet s'en fait l'écho et le reflet, lui qui écrit : « l'effacement soit ma façon de resplendir ».

Ainsi rôde le poète dans notre vie déchirée et déchirante : il prodigue humblement ses mots, dont les images retissent notre tissu vital et, messagères, sollicitent nos pas vers les profondeurs ultimes de l'existence.

J'ai relevé les yeux.

*Derrière la fenêtre
au fond du jour
des images quand même passent.*

*Navettes ou anges de l'être
elles réparent l'espace.*

Gabriel Ispérian